



Lectures
Les comptes rendus

David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*

Virginie Blum



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/666>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Virginie Blum, « David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2008, mis en ligne le 05 octobre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/666>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*

Virginie Blum

- 1 Les dix chapitres de cet ouvrage nous entraînent dans la trame d'un corps moderne. De prime abord, ce corps a désormais franchi de nouvelles limites, à l'heure où se jouent à Lyon les prolongations de l'exposition « Our body : à corps ouvert ». A l'instar des écorchés de Vésale (pp.68-78), celle-ci nous renvoie une image nouvelle de l'homme anatomisé. Cette dissection sans pareil marque une ouverture lourde de conséquences dans l'ère de la modernité, et appelle certaines considérations quant à la corporalité. D'une part, les différentes fonctions de l'organisme sont conduites à ne plus mourir ; elles sont ainsi soumises à transcender la mort, poursuivant sans relâche « une quête de rationalité » (p.65) tout en éloignant encore un peu plus le corps « de toute référence à la nature et à l'homme qu'il incarnait » (p.75). D'autre part, la mercantilisation de cette entité biologique marque la transformation des normes et valeurs culturelles dans le lien social entre individu et corps. Cette perspective fait à présent apparaître l'importante désacralisation du corps qui s'est jouée au cours de ces derniers siècles. A cette représentation moderne de l'homme anatomisé, dont l'auteur retrace une genèse dans le chapitre 2, il me semble intéressant d'ajouter le récent commentaire d'un journaliste s'interrogeant sur l'asymétrie entre les sportifs valides et les sportifs handicapés. Les Jeux Olympiques se terminant, force est de constater que les performances physiques affichées par certains concurrents invalides viennent à égaler celles de leurs collègues valides. Alors qu'en est-il du corps organico-mécanique ? Le chapitre 3 nous fait tout d'abord part du dualisme cartésien qui distingue « l'homme de son corps, en faisant de ce dernier une réalité à part, et de surcroît dépréciée, purement accessoire » (p.87). C'est ainsi que « le corps est affecté d'un indice dépréciatif » (p.90), le faisant apparaître comme « un automate mû par une âme » (p.97). De cette manière, il devient un champ d'expérimentations, un laboratoire laissé à la guise de la science afin de combattre l'inexorable dégénérescence du corps humain. Sa précarité et ses limites tentent d'être évitées et corrigées ; l'utilisation croissante de prothèses, qui sont au fil du temps technologiquement plus pointues, ou encore de la transplantation, qui emmène des organes à bout de souffle, viennent remédier aux défaillances de fonctions essentielles.

Certes, ces techniques améliorent les insuffisances de cet enracinement de chair et d'os mais elles laissent devenir l'homme pareil à « une sorte d'otage de la machine » (p.107). Demeure alors en suspens « l'angoisse née de son hybridation avec un corps étranger » (p.107). Qui plus est, ces transformations corporelles entretiennent d'une certaine manière le rêve de l'immortalité.

- 2 Une fois retracées les origines et de l'homme anatomisé et du corps machine, David le Breton assigne les conséquences de la modernité à la corporéité. Il organise ainsi un réquisitoire ; d'une part, en illustrant l'optimisation du corps par la médecine qui s'en est progressivement approprié le contrôle (chapitre 4, 9, 10) ; d'autre part, en développant son discours sur l'esthésie du corps et les exigences physiques qui engagent les individus à adapter leur comportement (chapitre 5-8).
- 3 Avant d'étudier de plus près ce que nous confient les pages de cet ouvrage, il convient de présenter la signification du corps dans une acception plus générale. Le corps est ainsi saisi comme une construction sociale et culturelle, une « matière de symbole, objet de représentations et d'imaginaires »¹. Nous dépassons ici la simple « représentation anatomo-physiologique » (p.20) de la médecine, qui se voit ériger comme la représentation officielle. Nos conduites, nos manières d'être, la façon dont nous mettons en jeu le corps dans les différentes situations sociales, ne prennent sens « qu'avec le regard culturel de l'homme » (p. 34), et ne peuvent prétendre à des aptitudes innées. C'est ainsi que la modernité a élaboré le corps comme « une borne frontière pour distinguer chaque individu » (p.35). Cette « clôture du sujet sur lui-même » (p.36) a ses conséquences : la responsabilité de l'individu vis-à-vis de son propre corps grandit et il doit à présent faire preuve d'une attention à soi tout en maîtrisant « ses choix et ses valeurs » (p.38).
- 4 Dans un premier temps, il s'agit de préciser que « l'intention du corps dans la pensée occidentale répond à un triple retranchement : l'homme est coupé de lui-même [...], coupé des autres [...], coupé de l'univers [...] » (p.109). Ce morcellement instigua la médecine à optimiser le fonctionnement du corps. De ce fait, ceci a entraîné le savoir médical a dépersonnalisé l'être social face à la maladie. « Dans la recherche de son efficacité propre la médecine a construit une représentation du corps malade qui écarte la singularité de l'homme souffrant » (p. 111-112). La dimension relationnelle entre médecin et patient est ainsi occultée au profit du traitement et de la gestion de la douleur. De plus, dans cette volonté de traiter et gérer la douleur, la maladie devient une évaluation statistique via une série de facteurs et de risques. Contre cet état de fait, l'auteur argue l'efficacité symbolique face au « caractère relatif du monde physiologique » (p.137), admettant que « l'action symbolique potentialise les effets physiologiques induits par l'acte médical » (p.138). Parant à cette carence de sens « que néglige une médecine plus centrée sur les causes organiques », de nouvelles catégories professionnelles, les thérapeutes (psychologues, chiropracteurs, etc.), tendent de s'imposer dans le champ médical, ainsi que les médecines populaires (magnétiseurs, voyance, etc.) réussissant aujourd'hui à faire recette dans les villes. De là, ces autres médecines parviennent à satisfaire de nouvelles préoccupations sociétales, d'ordre beaucoup plus spirituel.
- 5 Fidèle à sa quête de rationalité, le pouvoir médical a fondé sa toute-puissance sur les techniques d'imagerie afin d'explorer de manière minutieuse chaque parcelle du corps humain. Ces dernières forment une trilogie ; il y a tout d'abord la radiographie à rayons X « qui offrent le premier exemple d'imagerie du corps reposant sur des méthodes physico-

chimiques »², puis les isotopes « qui s'obtiennent en bombardant une cible avec des neutrons et constituent la réplique d'atomes présents dans le corps »³ et enfin, l'échographie qui est « la première rencontre de la mère avec un fœtus [...] vu comme un autre à l'intérieur d'elle-même »⁴. L'image a alors créé ainsi une nouvelle façon de voir ; elle s'est banalisée avec l' « idée qu'une médecine absolue se profile derrière la performativité des appareils de visualisation favorisant un savoir extrême sur les processus organiques et un diagnostic sans faille » (p.265). Et pourtant, à contrario de ce dépouillement du corps humain, David Le Breton insiste sur la capacité du patient à broder « une trame imaginative à partir des techniques mises en jeu pour sa guérison » (p.268) et ainsi, de renouer « avec la voie du sens par où se construit toute efficacité lorsqu'il s'agit de guérir » (p.269).

- 6 Le pouvoir médical ne s'arrête pas là. Après avoir réduit « le corps humain [à] une marchandise ou une chose comme une autre » (p.273), les progrès scientifiques arrivent désormais « à l'ère de la reproductibilité technique » (p.273). Comme nous l'avons déjà précisé au début de ce travail, le prélèvement et la transplantation d'organes font du corps une matière malléable à l'extrême qui ne peut plus mourir. Il échappe ainsi à tout enracinement physique. C'est ainsi que « la médecine participe intensément au déni contemporain de la mort : en repoussant toujours les limites de la vie, elle met provisoirement la mort en échec » (p.290). Dans ce projet de maîtrise absolue, la fonction maternelle des femmes focalise bien entendu les discours médicaux. La psychanalyse avait considérablement permis de rompre le schéma traditionnel en passant d'une sexualité reproductive à une sexualité hédoniste. A présent, la médecine nous amène à une reproduction sans sexualité, en témoignent la fécondation *in vitro*, ou encore la mère porteuse. Malgré tout, des ombres au tableau subsistent. En effet, l'enfant devient une marchandise à son tour, « dissocié de la sexualité, du désir du couple [...] et du corps de la femme » (p.298). Il aboutit à une transaction que le spectre de l'eugénisme guette, éclairé par le fantasme de l'enfant parfait et plus encore, par la possibilité de décider du sexe de l'enfant. En outre, il serait faux de croire que cette maternité « factice » puisse servir les femmes en les affranchissant des aléas qui lui incombent. Ainsi, « l'organisme féminin [est amené] à fabriquer des dizaines d'embryons afin de choisir dans l'étalage du *magasin des enfants* » (p.306). La hiérarchie des sexes, et la domination masculine qui s'y accommode, est parfaitement intacte pour cette configuration sociale. Le corps féminin se révèle être un lieu propice pour les recherches scientifiques, et devient un utérus occasionnel, à la guise de la médecine, qui lui occulte toutes « forces psychologiques enracinées au plus intime, sans solliciter l'inconscient, c'est-à-dire les fondations de l'identité personnelle » (p.304). Par conséquent, les individus sont réduits à « un enchevêtrement d'informations » (p.317), à des séquences d'ADN, des profils génétiques qui sous-tendent une « véritable matrice universelle » (p.317) pour la politique des corps. Dans le même ordre d'idée, que dire également du clonage ? Du reste, « la question du rapport au monde du clone n'est pas soulevé comme si le fait de naître et de grandir n'était qu'une affaire de biologie et non une relation de sens » (p.318), dicit l'auteur. En aucun cas, ce pastiche se voit doter d'une dimension humaine ; son existence est inhérente à la science, voire même la nôtre à vrai dire.
- 7 Bien que le corps soit un lieu de pouvoir pour le savoir médical, il est également un lieu où se cristallisent des normes et des valeurs. Nos comportements corporels résultent ainsi d'un apprentissage et d'une intériorisation de logiques sociales et culturelles. Dans un second temps, va se dessiner l'univers de sens où se meuvent les êtres humains : leurs

aptitudes à percevoir les sensations dans la vie quotidienne et les canons idéaux qui les soumettent à différents régimes.

- 8 La réalité devient intelligible au sein d'un ensemble d'habitudes et de routines qui jalonnent le quotidien. Elles sont conventionnées par des attitudes corporelles et des gestuelles propres à chaque situation sociale, car ces « mises en jeu ordonnées du corps jouent un rôle essentiel » (p.150) dans les interactions. Elles traduisent les fondements d'une socialité. Et cette économie corporelle de tous les jours ne cesse de construire une esthésie. Celle-ci permet à l'individu de prendre à chaque instant toute la mesure de son appartenance au monde, à travers « un style de vision, de toucher, d'entendre, de goûter, de sentir » (p.159) qui lui est propre. Illustrons autant que faire se peut le vécu moderne de nos cinq sens selon David Le Breton. Tout d'abord, il y a le regard. Il est la fonction sensorielle la plus sollicitée dans le milieu urbain. Il fait office de « figure hégémonique » (p.162) dans un monde où l'image est le premier vecteur de communication. Ensuite, le bruit, ou plutôt, l'absence de bruit (le confort acoustique) est une chose rare et précieuse dans une organisation sociale révélant un flux sonore continu. Puis, l'odorat se voit généralement discrédité, disqualifié dans la vie sociale, et malgré sa stigmatisation, il est partie prenante de notre intimité et de notre environnement familial. A l'instar de l'odorat, le toucher est également déprécié par la société moderne. Pourtant, « la disparition des sensations tactiles [signifieraient] la perte de l'autonomie personnelle » (p.178) et ôteraient toutes prises au monde quant à la réalité de ce qui nous entoure. Enfin, il convient de noter que le rythme journalier est inlassablement marqué par les temps de repas, ce qui nous amène à nos papilles gustatives. Notre « relation à l'alimentation est toujours marquée d'affectivité. Le goût de manger est une mesure du goût de vivre » (p.177). L'alimentation est relative à un statut social, à son capital culturel et économique.
- 9 Ces expériences sensorielles s'inscrivent dans l'épaisseur de la corporéité qui se voit sujette à des attentes sociales. Les individus sont ainsi contraints à un travail sur le corps, soumis à un régime cosmétique, diététique et plastique. Celui-ci doit refléter la notion positive de santé car « nos sociétés vouent un culte au corps jeune séduisant, sain, tout-puissant » (p.206), déniaient toute aspérité qui rappellerait son caractère périssable. De cette manière, il est en mesure d'acquérir son intégrité en tant que membre de la vie sociale ; une intégrité qui prend un sens à travers le regard des autres. Le jugement social résulte de l'appréciation visuelle. C'est pour cette raison que le handicap, aussi bien physique que mental, interroge quant à la conception de l'humanité que la société accrédite et aux exigences sociales sollicitées.
- 10 Ce système normatif repose sur « une esthétisation de la vie sociale [...], sur une mise en forme raffinée du corps, sur une élégance physique affirmée » (p.193). Dans un premier temps, le dictat de l'apparence conduit les individus à rechercher, via des pratiques sportives, un développement et un accroissement de soi. Il nous astreint par ailleurs à poursuivre un idéal de minceur. Dans un second temps, ce discours pousse à lutter contre l'affichage corporel du vieillissement qui « rappelle la précarité et la fragilité de la condition humaine » (p.210). Ceci est notamment plus probant pour les femmes que pour les hommes, « la femme ne vaut que son corps dans le commerce de la séduction. L'homme est affranchi de ce souci, son vieillissement ne porte pas ombrage à son charme » (p.235). A ce sujet, il faut néanmoins reconnaître qu'un nivellement des critères esthétiques se fait depuis quelques années entre le corps féminin et le corps masculin. Il

permet ainsi de rendre les frontières des identités genrées poreuses et malléables. L'image de la virilité se transforme.

- 11 En somme, la modernité a affecté le corps d'une lourde tâche. D'un côté, elle a généré une individualisation croissante de la société. Le corps sert ainsi l'individu à affirmer son existence face aux yeux des autres. Cette singularité engage les pratiques individuelles dans des logiques sociales où se distinguent différents niveaux d'action, « c'est-à-dire les modalités de la production sociale du corps à travers les situations de mises en jeu »⁵, situations où le corps devient un lieu de signification. Selon Jean-Michel Berthelot, nous pouvons en distinguer trois : « la ritualisation des corps, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques de marquage qui produisent l'apparence corporelle comme signe »⁶ (on parle des vêtements, accessoires, bijoux), « les pratiques de perpétuation [à savoir] l'entretien quotidien du corps visant [...] la préservation de qualités socialement valorisées »⁷ et « le processus de production [comprenant] les pratiques finalisées de ritualisation et de perpétuation [...] et l'ensemble des pratiques de mise en jeu ». Il est question ici d'un « système de rapports [où] un corps est ici produit [...] en fonction de nécessités »⁸. Par conséquent, avant d'être une production biologique, le corps humain devient intelligible via des normes et des valeurs sociales et culturelles.
- 12 D'un autre côté, cette matière de sens est vidée de toute distinction par l'exploration scientifique, qui la réduit à des formules mathématiques. Occultant de part en part la dimension sociale et psychologique du corps dans ses investigations, le savoir médical laisse transparaître « la conviction de pouvoir agir indéfiniment sur [celui-ci], celle de pouvoir échapper à tout enracinement physique, s'inventer un organisme aux possibilités encore imprévisibles »⁹. Mais « réduire l'homme à de l'information revient à liquider toute responsabilité à son égard puisque son essence est désormais dissoute » (p.315). Chaque individu doit maintenant faire preuve d'une attention à soi, le corps étant reconnu comme sujet de droits et de devoirs.
- 13 Afin de parachever ce compte-rendu, il nous faut ajouter que David Le Breton, en tant que penseur de la modernité, ne considère en aucun cas que l'éclatement des anciennes structures puisse être l'opportunité pour l'individu d'adopter de nouvelles perspectives, ou du moins, des perspectives optimistes. A contrario, il y perçoit de nouveaux risques se pérenniser vers une nouvelle fermeture de l'individu et une instrumentalisation de l'autonomie. Il voit ainsi se profiler dans la modernité, et plus particulièrement dans le cyberspace, un « adieu au corps » (p.327).

NOTES

1. David Le Breton, *Sociologie du corps*, 1992, p.47

2. Courtine, J.-J. (sous la dir.de), *Le désir et les normes in Histoire du corps - 3. Les mutations du regard*, Editions du Seuil, 2006, p.55

3. Ibid., p.59

4. Ibid., p.63

5. Berthelot, J-M., Corps et société (Problèmes méthodologiques posés par une approche sociologique du corps) in Cahiers internationaux de sociologie, vol. LXXIV, 1983, p.126
 6. Ibid., p.127
 7. Ibid., p.127
 8. Ibid., p.128
 9. Courtine, J-J. (sous la dir.de), Le désir et les normes in Histoire du corps - 3. Les mutations du regard, Editions du Seuil, 2006, p.195
-

INDEX

Thèmes : Anthropologie

Mots-clés : Corps